

Jean-Jacques Gorog

Fonction et utilitarisme *

Lacan suit son fil de façon tellement précise que chaque fois qu'on fait l'effort d'en suivre le tracé une trame s'en dégage qui force l'enthousiasme. Cela dit, les événements de l'actualité du moment du séminaire manquent parfois pour permettre d'expliquer une diversion qui, quoi qu'il en soit, est utilisée pour étayer son fil, et la culture est une aide à la pensée ¹. Or, ici, il me manque la raison pour laquelle la référence à Bentham vient à ce moment précis. Je vais donc l'inventer ou tout au moins tenter d'en restituer quelque chose, dont vous me direz si c'est crédible, à partir des éléments dont je dispose, le discours de Lacan lui-même.

Je vais donner mon sentiment sur l'utilitarisme qu'il avait déjà évoqué très largement, comme il le précise ici dans son séminaire *L'Éthique* ², au début, en introduction, puis plus loin, avec son développement.

La première mention de Bentham est bien ancienne puisqu'elle se trouve dans les *Écrits*, et je ne peux résister à la rappeler, à propos de la criminologie :

« Sûre d'elle-même et même implacable dès qu'apparaît une motivation utilitaire – au point que l'usage anglais tient à cette époque le délit mineur, fût-il de chapardage, qui est l'occasion d'un homicide pour équivalent à la préméditation qui définit l'assassinat (cf. Alimena, *La premeditazione*) –, la pensée des pénologues hésite devant le crime où apparaissent des instincts dont la nature échappe au registre utilitariste où se déploie la pensée d'un Bentham ³. »

Il y a ici une donnée critique qui oppose le sans raison et l'utilitarisme. Mais comme dit le proverbe, il faut joindre l'utile à l'agréable, et la question est que ce joint reste problématique. La critique est que l'utilitarisme ne sait pas comment traiter de la pulsion, de la jouissance du sexe. On en trouve la trace dans le séminaire qui précède *L'Éthique*, soit *Le Désir et son interprétation*, et qui va nous aider à lire le passage :

« [...] la femme est, si l'on peut dire, une très mauvaise affaire pour ceux qui réalisent l'opération ; puisque aussi bien tout ceci nous engage dans cette

mobilisation réelle, si l'on peut dire, qui s'appelle *la prestation du phallus, le louage de ses services*. Là, nous nous plaçons naturellement dans la perspective de *l'utilitarisme social*, ce qui, comme vous le savez, ne va pas sans présenter quelques inconvénients ⁴. »

La femme objet d'échange selon Lévi-Strauss entre dans le service des biens et pose le problème de savoir comment y placer la jouissance.

Mais apportons quelques précisions sur ce qui intéresse Lacan avec Bentham, malgré son côté volontiers méprisant et *has been* aux yeux des philosophes, à la rigueur plus intéressés par le logico-positivisme qui suivra et dont il est l'initiateur. Examinons donc ce qui arrête Lacan, on peut dire avec passion, dans ce texte *La Théorie des fictions*, puisque c'est présenté ainsi dans *L'Éthique*. Il y est précisé que Jakobson le lui avait signalé avec, de la part de ce dernier je crois, une pointe d'ironie. Mais ce livre a un autre usage, celui de permettre le passage de la jouissance d'un bien à la jouissance sexuelle, ou plutôt l'équivoque entre les deux. En réalité, la référence à l'utilitarisme n'y est sans doute pas d'abord l'essentiel pour Lacan. La confusion naît ici de son intérêt pour l'utilitarisme qui vient de l'usage juridique de la jouissance d'un bien, nommé l'usufruit, lequel va sans la propriété, et c'est ce qui lui permet de traiter la jouissance comme un terme négatif ⁵.

Le livre de Bentham présente de fait un tout autre intérêt, lié au précédent mais qui est à distinguer, et qu'il faut situer dans une histoire des théories du signifiant depuis l'Antiquité. Cette théorie, Lacan ne cesse de la peaufiner et la construit avec, comme repère, la consistance de plus en plus infranchissable de la barre entre signifiant et signifié. Il en fait le détail dans « Radiophonie », répondant à la question « structuraliste », en marquant sa lecture de l'histoire du signifiant d'un écart net d'avec la linguistique. En plus des stoïciens et de saint Augustin où se distinguaient déjà signifiant et signifié, très curieusement je soulignerai la présence, dans cette histoire un peu particulière, de Jakob Boehme, piétiste du *xvii*^e siècle, décrit lui aussi comme un antécédent de Freud et de la psychanalyse, la linguistique n'en étant que l'autre produit. C'est la *Signatura rerum* de Boehme, la « signature des choses », utilitariste à sa façon, soit à la mode de l'homme, représentant de Dieu sur terre, par la parole.

Les fictions de Bentham, ce sont les mots en tant qu'ils ne renvoient pas à un objet de la réalité, ce sont concepts, sentiments, idées, fictions chaque fois qu'il n'y a pas moyen de faire coller le mot à l'objet, notamment du fait des équivoques soigneusement disséquées. Il exploite par exemple le mot « église », *church*, depuis l'étymologie en anglais comme en français,

jusqu'à notre Sainte Mère l'Église, pour en montrer les différents aspects ⁶. Je ne peux résister à vous lire ce passage sur l'évocation de la congruence de deux entités ⁷, ou ce en quoi fictif ne veut pas dire trompeur ⁸. Ce point a été repris dans *D'un Autre à l'autre*.

J'espère déjà avoir pu faire entendre en quoi l'utilitarisme désigne bien l'utilité des mots, surtout lorsqu'ils ne sont pas liés à un objet, soit ceux que Bentham appelle « fictifs » et ce qui pour Lacan définit l'ordre symbolique. Les mots doivent servir puisque c'est ce qui définit leur utilité, et ils servent non pas contre l'équivoque, mais grâce à elle. Certes, et à quoi servent-ils ? Je répondrai à l'établissement d'un discours au sens de Lacan, au lien social.

Dans ce que j'ai cité plus haut, Lacan, évoquant la femme objet d'échange selon Lévi-Strauss, se moque des positions de Freud sur la femme. Freud, qui avait traduit John Stuart Mill, le gendre et élève de Bentham, s'insurgeait contre les bêtises de Mill, lequel ne propose rien de moins que ce qu'on appelle aujourd'hui l'émancipation des femmes, qu'elles travaillent comme les hommes, etc. Or la femme, objet d'échange, qu'on jouit de posséder – comme on possède un esclave, cela a beaucoup choqué Freud que Mill ait osé comparer le statut de la femme à celle du nègre... et amusé Lacan –, est aussi un objet de jouissance sexuelle. La contradiction apparente qui se fait jour ici équivaut à celle entre la jouissance qu'il faut et celle qu'il ne faut pas, celle qui ne sert à rien. La jouissance qu'il faut est celle qui serait convenable, mais précisément celle-là est interdite.

Il est très remarquable, peut-on noter en passant, que chaque reprise par Lacan de Freud procède du contrepoint, les exemples pullulent, Schreber, Hamlet, Moïse et ici Bentham contre le Mill de Freud.

Après les équivoques de l'église ou du droit selon Bentham, voici celle que Lacan a déjà développée à plusieurs reprises entre faillir et falloir, entre la faute et « il faut », sans oublier la faux du temps ⁹, par exemple dans les pages suivantes avec cette invention du « il faux-drait ¹⁰ », qui joue du faux et du « il faut ». Ce « il faut » mérite un petit commentaire pour suivre l'équivoque. Si le « il faut » de *falloir* est d'usage courant, il n'en est pas de même de l'autre « il faut », dont l'usage s'est à peu près perdu, celui du verbe *faillir*, qui signifie il manque, il fait défaut. Ajoutons à ça l'étrangeté du verbe falloir qui n'est représenté à l'indicatif que par la troisième personne. Muni de ces compléments, on pourrait traduire la phrase : la jouissance qu'il faut est celle qui ne manque pas. Mais laquelle est laquelle ? À moins que ce ne soit : la jouissance qui fait défaut est celle qu'il ne faut pas, celle qui est interdite. Poser la question permet d'y répondre : il y a la

jouissance « comme il faut », la jouissance des biens, et celle qu'il ne faut pas, celle qui manque, la jouissance phallique.

Que la jouissance soit en défaut n'est pas exactement nouveau, et l'écriture – ϕ l'indiquait clairement, Lacan insistant sur le plus de jouir, le reste de jouissance qui, lui, est positif. Mais que la jouissance phallique soit donnée comme négativée ne veut pas dire qu'il ne positive pas, anticipant ici avec beaucoup de clairvoyance sur l'envahissement « culturel » du terme positiver de nos jours, et c'est ce qui lui permet d'entrer dans la logique des modalités.

Poursuivons. Je n'entre pas dans le détail des catégories modales qu'Elisabete Thamer va traiter et m'en tiens à ce pour quoi il en est question ici. Le « il faut » relève du nécessaire sans ambiguïté mais l'autre « il faut », ce qui manque, comme quoi ? Est-ce à entendre comme l'impossible du rapport sexuel ? Je ne crois pas, il s'agit ici du manque phallique qu'il faut corrélater au contingent, ce qui cesse de ne pas s'écrire. Je rappelle la phrase :

« Figurez-vous que le nécessaire est conjugué à l'impossible, et que ce ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'en est l'articulation. *Ce qui se produit*, c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. *C'est là le corrélat* de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, et c'est le *substantiel* de la fonction phallique. »

De fait la jouissance qu'il ne faudrait pas n'est pas à confondre avec l'impossible du rapport sexuel, ce n'en est que le corrélat, c'est ce qui s'en produit. Le substantiel de la fonction phallique n'est pas la fonction phallique mais son support matériel et ce support matériel est l'impossible du rapport sexuel.

À propos de la phrase contradictoire, cette lecture est confirmée de ce que plus loin dans *Encore*¹¹ on trouve :

« On la refoule, ladite jouissance, parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci – comme jouissance, elle ne convient pas. Je l'ai déjà avancé tout à l'heure par ce biais *qu'elle n'est pas celle qu'il faut, mais celle qu'il ne faut pas.* »

Et la suite :

« Ce qu'implique ce dire que, je viens d'énoncer, que *la jouissance ne convient pas – non decet* – au rapport sexuel. *À cause de ce qu'elle parle*, ladite jouissance, lui, le rapport sexuel, n'est pas. »

Qu'on ne puisse pas la dire, la jouissance, relève en effet de l'impossible du rapport sexuel et, de ce fait, elle fait défaut nécessairement. Mais cela ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. Dès lors on voit bien que c'est l'opposition possible-contingent qui est la plus problématique entre le

cesse de ne pas s'écrire et le cesse de s'écrire. Dans un premier temps on se mettra d'accord que la fonction phallique, jouissance qu'il ne faudrait pas – l'introduction ici du conditionnel est la nouveauté et l'important qui introduit à la suite, le pas tout côté femme – vient en opposition au rapport sexuel qu'il n'y a pas et qui relève, lui, de l'impossible.

Mais je voudrais surtout poser la question de pourquoi ce développement « utilitariste », que Lacan situe très clairement dans cette élaboration « du côté des dames », qui est, comme il le dit à la page précédente, « [son] vrai sujet de cette année ». J'ai effleuré la réponse avec la femme objet d'échange-objet de jouissance, mais ce n'en est qu'un aspect.

Il y a la question de savoir comment ça s'articule au langage et à son effectivité. L'effort de Lacan se situe bien dans cette approche du réel, raison de cette efficacité de la parole, que certains auteurs au long des siècles ont décrite ou expérimentée avec plus ou moins de bonheur. D'où le distinguo qu'il souligne par exemple entre la mystique et la religion. Souvent ce sont des illuminés qui sont pris en exemple parce qu'ils mettent en évidence cet écart, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob plutôt que le Dieu des philosophes et de la religion, la parole et le réel plutôt que le rite pré-reglé symbolique. Après avoir déployé l'acte qui replace le psychanalyste dans ce registre, celui de l'acte, Lacan précise ce en quoi la psychanalyse s'écarte de la linguistique, et proposer dans ce contexte le modèle de Bentham est un pied de nez aux linguistes, à Benveniste par exemple qui, dans cet article publié dans le numéro 1 de *La Psychanalyse* orchestré par Lacan en 1959, critique sèchement les étymologies fantaisistes – ce qu'elles sont en effet – reprises par Freud dans son article « Sur les sens opposés dans les mots primitifs ». C'est que l'équivoque se moque de l'étymologie, même si Benveniste a raison, et ce n'est pas la seule fois où Freud dit vrai en se trompant sur les faits – du faux peut jaillir le vrai, c'est la logique qui le dit et Lacan le rappelle un peu plus loin dans ce séminaire.

Excusez-moi de revenir sur « Radiophonie » qui fait l'objet actuel de ma lecture de cette année sur l'inconscient et le corps, mais je crois voir dans cet abord de l'utilitarisme un prolongement de ce qui occupe Lacan, ce à quoi sert la psychanalyse, ce à quoi servent les mots dans la psychanalyse, lui qui souhaitait que son École soit reconnue d'utilité publique. Mais comme toujours il y a la critique et c'est celle de ce qui a suivi, avec Mill d'abord, puis plus nettement encore avec le logico-positivisme d'Ogden¹², lequel vise à l'élimination des équivoques pour gagner en utilité¹³. Remarquons que la suite logique en est la place de l'évaluation dans la santé publique, en vue de l'utile.

Il est plus précis encore en 1971 ¹⁴, sur ce sens du sens qui demanderait à être utile, soit le fait qu'une phrase doive servir à dire quelque chose. La note rend certes impossible la philosophie mais plus radicalement encore la psychanalyse. On approche ainsi de ce que les mots qui ne servent à rien manifestent d'une jouissance sur laquelle Lacan va progressivement insister, comme une nécessité du discours analytique.

Revenons à notre texte. Un peu plus loin à la page suivante, Lacan ajoute ceci sur l'utilitarisme, semblant bien cette fois revenir sur son idée première :

« Il faut user, mais user vraiment, user jusqu'à la corde de choses comme ça, bêtes comme chou, *des vieux mots*. C'est ça, l'utilitarisme. »

Les vieux mots, on le sait, Lacan y tient, c'est ce qui fait trace, du réel. Il n'arrête pas de se référer à la langue, et son nettoyage des mots « techniques » de Freud, le soin qu'il met à utiliser les mots usés de la langue plutôt que des termes qui seraient spécifiques au champ qui est le sien, afin d'éviter toute allusion à quelque métalangage psychanalytique que ce soit, est un des traits qui convergent avec cette théorie des fictions et explique l'apparent changement d'opinion de Lacan.

Mots-clés : utilitarisme, fiction, Bentham

* [↑](#) Intervention faite à Paris, le 10 avril 2014, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ».

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 51. « La culture en tant que distincte de la société, ça n'existe pas. La culture, c'est justement que ça nous tient. Nous ne l'avons plus sur le dos que comme une vermine, parce que nous ne savons pas qu'en faire, sinon nous en épouiller. *Moi, je vous conseille de la garder, parce que ça chatouille et que ça réveille.* »

2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 21 et p. 269.

3. [↑](#) J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 134.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Éditions de la Martinière et Le Champ freudien, 2013, p. 135-136

5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 10. « L'usufruit – c'est une notion de droit, n'est-ce pas ? – réunit en un mot ce que j'ai déjà évoqué dans mon séminaire sur l'éthique, à savoir la différence qu'il y a de l'utile à la jouissance. »
6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 213-223. Je résume : 1) chez les Grecs, *ecclesia* provenait de l'union de deux mots, appeler pour une réunion politique ; 2) assemblées des premiers chrétiens ; 3) l'ensemble des gouvernés et des gouvernants ; 4) les prêtres ; 5) le sol et le bâtiment ; 6) la mère, notre Sainte Mère l'Église.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 235 et p. 243, sur l'entité fictive qu'est la gravitation et le rapport entre fiction, au sens de Bentham, et le réel de la science.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 259.
9. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 428.
10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 56.
11. [↑](#) *Ibid.*, p. 57.
12. [↑](#) Voir *The Meaning of Meaning* de Ogden contre lequel Lacan s'insurge.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 16 décembre 1964, et aussi un long développement contre l'exhaustion « utile » des équivoques possibles du 12 mai 1965.
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, leçon du 17 février 1971 ; « Richards et Ogden sont les deux chefs de file d'une position née en Angleterre et tout à fait conforme à la meilleure tradition de la philosophie anglaise, qui ont constitué au début de ce siècle la doctrine appelée logico-positivisme, dont le livre majeur s'intitule *The Meaning of Meaning*. C'est un livre auquel vous trouverez déjà allusion dans mes *Écrits* avec une certaine position dépréciative de ma part. *The Meaning of Meaning* veut dire le sens du sens. Le logico-positivisme procède de cette exigence qu'un texte ait un sens saisissable, ce qui l'amène à une position qui est celle-ci que, un certain nombre d'énoncés philosophiques se trouvent en quelque sorte dévalorisés au principe du fait qu'ils ne donnent aucun résultat saisissable quant à la recherche du sens. En d'autres termes, pour peu qu'un texte philosophique soit pris en flagrant délit de non-sens, il est mis pour cela même hors de jeu. »